

ne se souvient plus que des bons tours qu'on jouait à ce pauvre diable, et l'on en rit. Mais qui sait ? M. Delvaux a fait peut-être une bonne action en écrivant ce livre ; car, après l'avoir lu, ceux qui n'ont pas vraiment « quelque chose là » hésiteront à mettre le pied dans la cité dolente.

Bohème (LA VIE DE), pièce en cinq actes et en prose, par Henri Mürger et Th. Barrière, représentée au théâtre des Variétés. Ayant parlé longuement des *Scènes de la vie de Bohème*, nous sommes dispensés d'analyser le drame que, plus tard, en fit sortir Th. Barrière, et où l'on retrouve tout entier, découpé en tirades et en dialogues, le livre de Mürger. « C'est toujours, dit M. Paul de Saint-Victor, le bûcher du supplice transformé en feu d'artifice, l'esprit niant la douleur, l'amour embrassant la misère, c'est le roman tragi-comique de la Jeunesse enfermée dans la tour de la Faim et y chantant ses tortures. » Ce fut aussi même succès : bonne fortune que n'ont pas la plupart des romans que leurs auteurs servent une seconde fois au public sous une forme nouvelle. M. Th. Barrière était alors à peine connu ; cette collaboration lui porta bonheur, elle commença cette réputation dramatique qui depuis a atteint son plus haut degré dans les *Faux bonshommes* et *Mahomet au vaincu*. La *Vie de Bohème* est constamment reprise sur l'une ou l'autre des scènes parisiennes. Il y a quelques mois, les bohèmes d'aujourd'hui se pressaient chaque soir au parterre de l'Odéon pour y voir jouer leur drame. Leur drame, disons-nous ? est-ce bien leur drame ? Comprendent-ils bien ces bohèmes d'autrefois, fiers en leur misère, ou plutôt n'y songent pas, leur pensée planant plus haut ? Savent-ils bien, après avoir chanté avec Musette, la fille du plaisir, pleurer avec Mimmi, la fille de la douleur ? Ne sont-ils pas étonnés autant qu'effrayés à la vue de cette mansarde nue, froide, et dont la fenêtre aux carreaux cassés laisse voir, se profilant morne dans le brouillard, l'Hôtel-Dieu ou la Morgue ? Ah ! c'est que la jeunesse d'aujourd'hui a bien changé ! Se faire une position, voilà le rêve, voilà l'idéal ! A-t-elle gagné à ce changement ? Les manières d'argent disent oui ; les poètes pensent non.

Bohème (CHANSON DE LA VIE DE), paroles de MM. Th. Barrière et Mürger, musique de Nargot. Cette chanson obtint le succès de la pièce, qui avait déjà eu le succès du livre. Ce n'est pas ici le cas de discuter le plus ou moins d'à-propos de la théorie communiste, en amour, bien entendu, émise dans le second couplet. Qu'est-ce que peut être l'amour dans le royaume de la bohème ? C'est une chaîne de fleurs où le souci se marie agréablement à la marguerite, mais où celle-ci, quand on se prend imprudemment à l'effeuiller, répond plus souvent pas du tout que passionnément. Ne nous livrons donc point à un cours d'esthétique, ou l'idéal resterait à l'état de théorie, et disons simplement que, dans cette chanson, les vers, des vers de vrai poète, sont aussi bons à lire qu'à chanter, et que la musique de Nargot satisfait aux plus sévères exigences.

Notre a - ve - nir doit é -

- clora Au so - leil de nos vingt ans : Aimons

et chantons en - co - re, La jeu - nes - se n'a qu'un

temps ! Aimons, chantons en - co - re, La jeu -

- nesse n'a qu'un temps ! Aimons, chantons en

- co - re, La jeu - nes - se, la jeu -

- nes - se n'a qu'un temps !

PREMIER COUPLET.

Cui - ras - sé de pa - ti - en - ce, Con - tre

le mauvais des - tin, De cou - rage et d'es - pé -

- ran - ce Nous pé - tris - sons no - tre

pain ! Notre hu - meur in - sou - ci - eu - se, Aux fan

- ta - ris de nos chants, Rend la mi - sé - re joy -

- eu - se, La jeu - nes - se n'a qu'un temps.

DEUXIÈME COUPLET.

Si la maîtresse choisie,
Qui nous aime par hasard,
Fait fleurir la poésie
Aux flammes de son regard,
Lui sachant gré d'être belle
Sans nous faire de tourments,
Aimons-la, même infidèle,
La jeunesse n'a qu'un temps !
Notre avenir, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Puisque les plus belles choses,
Les amours et la beauté,
Comme le lis et les roses,
N'ont qu'une saison d'être ;
Quand mai tout en fleurs arbore
Le drapeau vert du printemps,
Aimons et chantons encore,
La jeunesse n'a qu'un temps !
Notre avenir, etc.

Bohème (UN PRINCE DE LA), fragment de la *Comédie humaine* de Balzac. Le comte de la Palferine a vingt-trois ans, de la beauté, de l'esprit ; mais il ne lui reste guère, du patrimoine de ses aïeux, qu'un blason dédoré et des traditions d'honneur. Un jour, il rencontre sur le boulevard des Italiens, dont il a fait son domicile, une femme dont l'élégance attire ses regards et qu'il lui prend fantaisie de suivre. Vainement l'inconnue, pour se débarrasser de lui, entre chez sa marchande de modes ; le comte de la Palferine y entre aussi, s'assied près d'elle et donne son avis sur toute chose. Elle sort, il la suit encore ; elle rend visite à une vieille parente, il l'accompagne. A force d'audace, le découvert gentilhomme arrive à ses fins. L'inconnue de la veille est sa maîtresse ; c'était une danseuse, jadis célèbre, devenue la femme d'un vaudevilliste que la faveur du public avait fait riche. Bientôt le bohème annonce à ses amis qu'il veut rompre avec sa maîtresse. « Au bout de trois jours, dit-il, la femme qu'on n'aime pas et le poisson gardé sont bons à jeter par la fenêtre. » Alors la pauvre femme s'accroche à lui ; douceur, soumission, tendresse absolue, elle met tout en œuvre pour le retenir ; et lui, qui n'aime pas, qui est profondément ennuyé de sa conquête, est cependant touché et n'ose renvoyer celle qu'il a séduite. Il garde donc cette femme, mais c'est pour en faire sa victime, pour la tourmenter sans cesse. Un jour, il déclare n'aimer que les femmes ayant équipage ; il faut que le mari en achète un, bon gré mal gré. Un autre jour, il fait solliciter par sa maîtresse la *croix du Sud*, dont il lui prend fantaisie d'orner la boutonnière de son habit. Claudine, c'est le nom de cette héroïne, brode une bourse, et, tout heureuse, l'apporte pleine d'or, amassée de ses économies, dans la mansarde qu'elle habite son amant ; le bohème fait le geste de lui jeter son or à la figure, et la jeune femme, de désappointement, d'effroi, se recule et va heurter sa belle tête contre l'angle d'une cheminée. Une opération est devenue nécessaire, mais il faut couper les cheveux de Claudine, et celle-ci envoie docilement et secrètement en demander la permission à Palferine. « Couper les cheveux de Claudine, s'écrie-t-il d'une voix péremptoire ; non, j'aime mieux la perdre. » Claudine se croit aimée et résiste à sa famille en larmes, à son mari à genoux.

Tels sont les caractères principaux de la nouvelle de Balzac. Ainsi qu'il arrive souvent à l'auteur, il sacrifie l'intrigue à l'étude de mœurs. On le voit, le comte de la Palferine est un bohème d'une espèce toute particulière : il a quelque point de ressemblance avec don César de Bazan. C'est bien l'héritier d'une noble famille, portant gaïement la misère ; mais il diffère du fier Espagnol en ce qu'il est fidèle aux traditions d'honneur de sa race ; aussi Palferine nous semble un type sorti tout entier de l'imagination du romancier. De nos jours, le fils de famille ruiné n'a pas la philosophie du héros de Balzac ; il épouse l'héritière d'un épicière pour mettre du fumier dans ses terres, ou bien prête son nom à des commandites véreuses et finit par la police correctionnelle.

BOHÉMIEN, IENNE adj. (bo-é-mi-ain) i-è-ne). Qui appartient à la Bohème, à ses habitants, ou à la vie de bohème : *La population BOHÉMIENNE. La langue BOHÉMIENNE.* Après dix ans de cette vie BOHÉMIENNE, pleine de hauts et de bas, de fêtes et de sautes, Raoul fut entraîné vers un amour chaste et pur. (Balz.)

— Hist. relig. *Pactes bohémiens*, Convention qui permettait aux hussites la communion sous les deux espèces.

— Substantif. *Habitant de la Bohème : Les BOHÉMIENS. Une BOHÉMIENNE.* Nom donné en France à des vagabonds que l'on croyait originaires de la Bohème, et qui parcouraient les villes et les campagnes en disant la bonne aventure, le plus souvent en mendiant, et même en volant ; *bohème* se dit rarement en ce sens : *Une troupe de BOHÉMIENS. Ils rencontrèrent quelques BOHÉMIENNES qui dansaient avec des tambours de basque.* (Mérimée.) *Toutes ces histoires de BOHÉMIENS qui enlèvent les enfants n'ont plus de vogue chez nous.* (Alex. Dumas.)

Sorciers, bateleurs ou filous,
Reste immonde,
D'un ancien monde,
Gais bohémiens, d'où venez-vous ?
BÉRANGER.

« On a dit plus anciennement *Egyptien*. On se sert aussi de leur nom italien *Zingari*. » Syn. de bohème dans le sens littéraire : *Nous autres BOHÉMIENS, nous ne nous laissons pas beaucoup imposer par les usages du monde et par les lois de la convenance.* (G. Sand.) *Il est une autre espèce de BOHÉMIENS, non moins charmants, non moins poétiques ; c'est cette jeunesse folle qui vit de son intelligence, un peu au hasard et au jour le jour.* (Th. Gaut.) « Personne adroite et intrigante : *Cette fille est une BOHÉMIENNE qui s'est emparée de l'esprit de ce bonhomme.* (Acad.)

— Hist. relig. Membre d'une secte fondée en Bohème au x^e siècle, par un cordonnier du nom de Kélesiski. Nom que l'on donnait aux Vaudois, en Allemagne.

— Encycl. Cette race étrange à laquelle, en France, on a donné le nom de *bohémiens*, parce qu'on a cru que c'étaient des hussites chassés de leur patrie, est appelée aussi *tsiganes*, *gitanos* en Espagne ; *zingari*, en Italie ; *gypsies*, en Angleterre ; *ziguener*, en Allemagne ; chez les peuples arabes, *charami* (voleurs) ; en Hongrie, *Pharaoh nepek* (peuple de Pharaon) ; en Valachie et en Moldavie, *cygants* ; en Turquie, *techingènes*, etc. Il est à présent hors de doute que les *bohémiens* ou *tsiganes* sont d'origine indienne et viennent du Sindh, où l'on retrouve encore des peuples, tels que les Bazigours, les Pontchiripis et les Correwas, qui ont toujours le même type et parlent la même langue qu'eux. Les *bohémiens* s'appellent eux-mêmes *Roma* (pluriel de *Rom*), les hommes ; ou bien *Kola*, les noirs ; ou bien encore *Sinte*, mot dans lequel il n'est pas difficile de reconnaître le nom de leur patrie originelle, les bords de l'Indus ou du Sind. Les Persans les désignent sous l'appellation significative de *Siah Hindou*, les Indiens noirs.

Les *bohémiens* apparurent en masse en Europe au commencement du x^e siècle. On attribue la cause de cette émigration aux cruautés exercées contre les Indous lors de la conquête de l'Inde par Timour Lenk (Tamerlan) en 1400. On les a aussi regardés comme des parias, caste impure qui se serait exilée volontairement. On a principalement basé cette supposition sur les mœurs actuelles des *bohémiens*, qui sont contraires aux lois hygiéniques des religions indiennes, et, entre autres, sur leur habitude de manger la chair des animaux morts de maladie. Le capitaine David Richardson les croit identiques aux Bazigours, peuple indien appelé ordinairement *Nouts*.

Plusieurs auteurs prétendent que les tsiganes existaient en Europe bien avant l'époque à laquelle on fixe généralement leur première apparition. Ainsi, ils veulent voir les tsiganes actuels dans les Signyes d'Hérodote, les Signines de Strabon et d'Apollonius. Hérodote et Apollonius plaçaient ces peuples sur les rives du Danube ; Strabon, au contraire, les considérait comme habitant le Caucase. Les auteurs modernes qui suivent cette opinion prétendent que la présence des tsiganes aurait été remarquée en Europe vers le x^e siècle, à cause des invasions des Turcs, qui les refoulèrent de toutes parts. Quelle que soit leur origine, le fait est que les tsiganes se sont répandus dans le monde entier, et qu'il n'y a peut-être que l'Amérique où on ne les retrouve pas. Malgré les persécutions multipliées dont ils furent victimes au moyen âge, leur nombre est encore assez considérable. La Hongrie et les pays slaves sont peut-être les pays qui en contiennent le plus.

Au moyen âge, on regardait généralement les *bohémiens* comme des Egyptiens. Ils prétendaient eux-mêmes accomplir un pèlerinage en expiation de certains crimes ; il est probable qu'ils en agissaient ainsi pour exploiter la crédulité superstitieuse de cette époque et se faire tolérer. A propos de ces fables, nous rapporterons encore quelques légendes sur l'origine présumée de ce peuple. Des auteurs les regardent comme les descendants de la secte des Atingants, hérétiques grecs ; d'autres les prennent pour des habitants de l'ancienne province d'Afrique appelée *Zengitane* ; d'autres affirment que ce sont les fugitifs chassés par Julien l'Apostat de Singara, ville de Mésopotamie ; d'autres les font descendre des Ziches, du Palus-Méotide ; d'autres, prenant le nom de tsiganes, ou de *tsiganener*, pour une altération du mot Sarrasins, les considèrent comme les descendants des adversaires des croisés ; d'autres même, allant plus loin encore, prétendent que ce sont les Chananites qui, chassés par Josué, se virent refoulés en Europe. D'après une autre autorité, les tsiganes seraient identiques aux Chouschim, ou fils de Chus, de la Bible. D'Herbelot les faisait émigrer du Zanguebar. Il serait fastidieux d'énumérer toutes les hypothèses absurdes que l'on a bâties à ce sujet ; on a successivement regardé les tsiganes comme des fakirs, les restes des Huns d'Attila, des Avars soumis par Charlemagne, des descendants de Caïn, des Chaldéens, des débris des colonies romaines de Trajan, etc.

On connaît la vie que mènent actuellement ces hordes de *bohémiens* disséminées dans toute l'Europe. Leur métier favori, principalement en Hongrie, est celui de forgeron. Ils s'occupent aussi de l'élevage et du commerce des chevaux, occupation dans laquelle ils déploient une habileté prodigieuse pour tromper les acheteurs. Un assez grand nombre d'entre

eux sont charpentiers et tourneurs. Ils ont une grande répugnance pour les travaux d'agriculture. On sait qu'ils pratiquent également la chiromancie, la bonne aventure et la guérison des bestiaux malades au moyen d'amulettes et de formules magiques. En outre, ils tiennent souvent des hôtelleries, principalement en Espagne. En Transylvanie, en Valachie et en Moldavie, on les emploie à laver l'or. En Hongrie et en Turquie, ils exercent la profession de ménétriers ambulants, et ils ont généralement le sentiment musical très-développé. A toutes ces industries ils joignent encore le vol, et principalement l'enlèvement des bestiaux.

En Espagne, on rencontre des troupes errantes à travers les Castilles, l'Aragon, la Manche, l'Estramadure et surtout l'Andalousie ; Saragosse est la résidence du roi élu des gitans ; certains quartiers de Valence et de Murcie, le grand faubourg de Triana, à Séville, et les environs de la Porte-de-Terre, à Cadix, sont presque entièrement peuplés de *bohémiens*. De même, à Moscou, surtout au delà de la Moskwa, la race bohémienne est très-répandue. Les tsiganes russes sont restés parfaitement semblables, de type et de mœurs, aux gitans espagnols. Chez les femmes surtout, les caractères de la race sont très-prononcés. Toutes portent le *peplum* grec, de coton ou de soie, attaché sur les épaules. Mais c'est par les mœurs et les usages, encore plus que par les traits de la physionomie, que les *bohémiens* de Moscou ressemblent à ceux de Séville.

Les tsiganes moscovites vivent également en tribus ou corporations nommées *tabors*, sous l'autorité d'un chef électif. Leur gain est mis en commun ; les individus valides nourrissent les enfants, les vieillards, les malades. Les hommes ont pour principales professions le maquignonnage, le colportage de la menue mercerie. Les femmes disent aussi la bonne aventure. Enfin, les uns et les autres sont les musiciens du peuple. Leurs troupes de chanteurs font des excursions jusqu'à Saint-Petersbourg, où ils sont bien accueillis. Leurs chants nationaux offrent un rapport frappant avec ceux des gitans espagnols. « Il y a, dit M. Viardot, des morceaux lents et tendres qui ressemblent aux *polos* et aux *tiranas* de l'Andalousie ; d'autres sont animés, vifs et semblaient comme les *seguidillas* de la Manche ou la *jota* de l'Aragon. Sur ces mouvements rapides, les femmes se lèvent, jeunes ou vieilles, et se mettent à danser, ou plutôt à glisser sur le parquet, en donnant à leurs bras et à leurs épaules, à leurs hanches, à tout leur corps, des frémissements bizarres, des mouvements désordonnés, qui les jettent peu à peu, comme les bayadères et les almées de l'Orient, dans une sorte de transport et d'ivresse. C'est que, pour dernière ressemblance, en Russie comme en Espagne, le même air est à la fois un chant et une danse. »

A l'égard des autres races, parmi lesquelles ils vivent dispersés, les *bohémiens* n'ont pas des principes irréprochables sous le rapport de la probité. Ils ont l'instinct naïf du vol. En revanche, dans les rapports des sexes, leurs mœurs sont incorruptibles, si la femme est mariée. Quant aux filles, quelquefois, avec la permission des chefs et des anciens, elles se marient à des Russes, mais seulement après de longues épreuves de fidélité mutuelle. Quelquefois aussi, les filles sont, de leur consentement, vendues au profit de la communauté, qui les recueille lorsqu'elles sont abandonnées de leurs riches amants.

Ainsi, au physique et au moral, sans correspondre, sans se connaître, ces tribus ont gardé leurs traditions originelles.

Pallas remarque que la langue parlée par les *bohémiens* offre de grandes ressemblances avec celle des marchands indiens du Moultan, qu'il a eu occasion de voir à Astrakan. Il est incontestable que leur langage paraît être un idiome indien. Leurs mots sont ou radicaux, ou dérivés, ou composés. L'article existe, mais il est assez rarement employé. La déclinaison comprend huit cas, et il existe un double accusatif et un double ablatif. Le génitif se termine comme en indoustani, par o ou par i, selon que le substantif qui le régit est féminin ou masculin. La terminaison du génitif sert même souvent à faire d'un nom un véritable adjectif ; ainsi *berch*, année ; *berchiskero*, de l'année ou annuel. Le comparatif se forme en ajoutant au positif la terminaison *idir*, et le superlatif en plaçant devant le comparatif le mot *kohn* (quel ? qui ?). Par exemple : *kamlo*, cher ; *kamlidir*, plus cher ; *kohn kamlidir*, le plus cher (mot à mot : Qui est plus cher ? — Sous-entendu : personne). La conjugaison s'opère au moyen de modifications dans les terminaisons ; chaque personne a une forme propre, de sorte que les pronoms peuvent se supprimer. Il n'y a que deux temps, le présent et le passé ; il y a trois modes conjonctifs, qui répondent à ces trois formes latines : *Ut faciam*, *ut facerem*, *ut fecissem*. Il n'existe pas, à proprement parler, d'infinitif ; pour l'exprimer, on fait précéder le verbe de la particule *te* ; ainsi : *Me kamava te tchinav*, je veux écrire (mot à mot : Je veux que j'écrive). Il n'y a pas non plus de forme spéciale pour le futur, et il faut se servir, pour l'exprimer, d'un auxiliaire, tel qu'*aller*, *venir*. Au moyen de quelques légères modifications, on rend les idées de savoir, pouvoir, devoir, etc. L'impératif est la racine du verbe.